

MARGUERITE DURAS

DÉTRUIRE DIT-ELLE

-3-

Personne ne se réveille.

Il n'y a qu'elle qui se tienne aussi près des tennis.

Les autres sont plus loin, ~~soit~~, soit à l'abri des haies
soit sur les pelouses, au soleil.

*La voix qui vient de parler résonne dans
l'écho du parc.*

Jour. Huitième. Soleil. La chaleur est venue.

Elle, si ponctuelle, était absente à midi lorsqu'il est
entré dans la salle à manger. Elle est arrivée alors que le service
était commencé, souriante, calme, moins pâle. Il savait qu'elle
n'était pas partie à cause du livre et des piles, du couvert
mis, du calme qui avait régné ce matin dans les couloirs de l'hôtel.
Aucune arrivée, aucune sortie. Il savait, raisonnablement, qu'elle
n'était pas partie.

Quand elle arrive, elle passe près de sa table.

Elle se tient de profil face à la baie. La surveillance
dans laquelle il la tient en est facilitée.

Elle est belle. C'est invisible.

Le sait-elle ?

*Non.
- Non.
La voix se perd du côté de la porte de la forêt.
Personne ne répond. C'est la même voix vive, presque brutale.*

Le ciel est aujourd'hui sans nuages. La chaleur augmente,
s'installe, pénètre dans la forêt, le parc.

- Il ferait presque lourd, vous ne trouvez pas ?

Des rideaux bleus ont été baissés sur les baies. Sa table
est dans la lumière bleue des stores. Ses cheveux en sont noirs.
Ses yeux en sont bleus.

Aujourd'hui le bruit des balles frappe dans les tempes,
le cœur.

DÉTRUIRE
DIT-ELLE

ŒUVRES DE MARGUERITE DURAS

- LES IMPUDENTS (1943, *roman*, Plon, rééd. Gallimard, « Folio », 1992).
- LA VIE TRANQUILLE (1944, *roman*, Gallimard).
- UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE (1950, *roman*, Gallimard).
- LE MARIN DE GIBRALTAR (1952, *roman*, Gallimard).
- LES PETITS CHEVAUX DE TARQUINIA (1953, *roman*, Gallimard).
- DES JOURNÉES ENTIÈRES DANS LES ARBRES, *suivi de* : LE BOA – MADAME DODIN – LES CHANTIERS (1954, *récits*, Gallimard).
- LE SQUARE (1955, *roman*, Gallimard).
- MODERATO CANTABILE (1958, *roman*, Éditions de Minuit).
- LES VIADUCS DE LA SEINE-ET-OISE (1960, *théâtre*, Gallimard).
- DIX HEURES ET DEMIE DU SOIR EN ÉTÉ (1960, *roman*, Gallimard).
- HIROSHIMA MON AMOUR (1960, *scénario et dialogues*, Gallimard).
- UNE AUSSI LONGUE ABSENCE (1961, *scénario et dialogues*, en collaboration avec Gérard Jarlot, Gallimard).
- L'APRÈS-MIDI DE MONSIEUR ANDESMAS (1962, *récit*, Gallimard).
- LE RAVISSEMENT DE LOL V. STEIN (1964, *roman*, Gallimard).
- THÉÂTRE I : LES EAUX ET FORÊTS – LE SQUARE – LA MUSICA (1965, Gallimard).
- LE VICE-CONSUL (1965, *roman*, Gallimard).
- LA MUSICA (1966, *film*, co-réalisé par Paul Seban, distr. Artistes Associés).
- L'AMANTE ANGLAISE (1967, *roman*, Gallimard).

suite page 141

MARGUERITE DURAS

DÉTRUIRE
DIT-ELLE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1969 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
www.leseditionsdeminuit.fr

Pour Dionys Mascolo

Temps couvert.

Les baies sont fermées.

Du côté de la salle à manger où il se trouve, on ne peut pas voir le parc.

Elle, oui, elle voit, elle regarde. Sa table touche le rebord des baies.

À cause de la lumière gênante, elle plisse les yeux. Son regard va et vient. D'autres clients regardent aussi ces parties de tennis que lui ne voit pas.

Il n'a pas demandé de changer de table.

Elle ignore qu'on la regarde.

Il a plu ce matin vers cinq heures.

Aujourd'hui c'est dans un temps mou et lourd que frappent les balles. Elle porte une robe d'été.

Devant elle, il y a le livre. Commencé depuis son arrivée à lui ? ou encore avant ?

Près du livre il y a deux flacons de pilules

blanches. Elle en prend à chaque repas. Quelquefois elle ouvre le livre. Puis elle le referme presque aussitôt. Elle regarde le tennis.

Sur d'autres tables d'autres flacons, d'autres livres.

Les cheveux sont noirs, gris-noir, lisses, ils ne sont pas beaux, secs. On ne sait pas la couleur des yeux qui, lorsqu'elle se retourne, restent encore crevés par la lumière, trop directe, près des baies. Autour des yeux, lorsqu'elle sourit, la chair est déjà délicatement laminée. Elle est très pâle.

Aucun des clients de l'hôtel ne joue au tennis. Ce sont des jeunes gens des environs. Personne ne se plaint.

– C'est agréable, cette jeunesse. Ils sont d'ailleurs discrets.

Aucun autre que lui ne l'a remarquée.

– On se fait à ce bruit.

Il y a six jours quand il est arrivé elle était déjà là, le livre devant elle et les pilules, enfermée dans une longue veste et un pantalon noir. Il faisait frais.

Il avait remarqué l'élégance, la forme,

puis le mouvement, puis le sommeil chaque jour dans le parc, puis les mains.

Quelqu'un téléphone.

La première fois elle était dans le parc. Il n'a pas écouté le nom. La deuxième fois, il l'a mal entendu.

Quelqu'un téléphone donc après la sieste. Une consigne sans doute.

Soleil. Septième jour.

La voici encore, près du tennis, sur une chaise longue blanche. Il y a d'autres chaises longues blanches vides pour la plupart, vides, naufragées face à face, en cercle, seules.

C'est après la sieste qu'il la perd de vue.

Du balcon il la regarde. Elle dort. Elle est grande, ainsi morte, légèrement cassée à la charnière des reins. Elle est mince, maigre.

Le tennis est désert à cette heure-là. On n'a pas le droit d'en faire pendant la sieste. Il reprend vers quatre heures, jusqu'au crépuscule.

Septième jour. Mais dans la torpeur de la sieste une voix d'homme éclate, vive, presque brutale.

Personne ne répond. On a parlé seul.

Personne ne se réveille.

Il n'y a qu'elle qui se tienne aussi près des tennis. Les autres sont plus loin, soit à l'abri des haies soit sur les pelouses, au soleil.

La voix qui vient de parler résonne dans l'écho du parc.

Jour. Huitième. Soleil. La chaleur est venue.

Elle, si ponctuelle, était absente à midi lorsqu'il est entré dans la salle à manger. Elle est arrivée alors que le service était commencé, souriante, calme, moins pâle. Il savait qu'elle n'était pas partie à cause du livre et des pilules, du couvert mis, du calme qui avait régné ce matin dans les couloirs de l'hôtel. Aucune arrivée, aucune sortie. Il savait, raisonnablement, qu'elle n'était pas partie.

Quand elle arrive, elle passe près de sa table.

Elle se tient de profil face à la baie. La surveillance dans laquelle il la tient en est facilitée.

Elle est belle. C'est invisible.

Le sait-elle ?

– Non. Non.

La voix se perd du côté de la porte de la forêt.

Personne ne répond. C'est la même voix vive, presque brutale.

Le ciel est aujourd'hui sans nuages. La chaleur augmente, s'installe, pénètre dans la forêt, le parc.

– Il ferait presque lourd, vous ne trouvez pas ?

Des rideaux bleus ont été abaissés sur les baies. Sa table est dans la lumière bleue des stores. Ses cheveux en sont noirs. Ses yeux en sont bleus.

Aujourd'hui le bruit des balles frappe dans les tempes, le cœur.

Crépuscule dans l'hôtel. Dans la lumière de néon de la salle à manger la voici encore, décolorée, vieillie.

Tout à coup, dans un geste nerveux, elle verse de l'eau dans son verre, ouvre les flacons, prend des pilules, avale.

C'est la première fois qu'elle double la dose.

Il fait encore de la lumière dans le parc. Presque tout le monde est parti. Les voiles rigides des baies relevées laissent passer du vent.

Elle se calme.

Il a pris le livre, le sien à lui, il l'ouvre. Il ne lit pas.

Des voix arrivent du parc.

Elle sort.

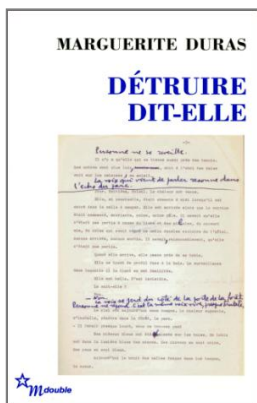
Elle vient de sortir.

Il ferme le livre.

Neuf heures, crépuscule, crépuscule dans l'hôtel et sur la forêt.

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
TREIZE JUILLET DEUX MILLE ONZE DANS LES
ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.
À LONRAI (61250) (FRANCE)
N° D'ÉDITEUR : 5089
N° D'IMPRIMEUR : 111847

Dépôt légal : juillet 2011



Cette édition électronique du livre
Détruire dit-elle de Marguerite Duras
a été réalisée le 28 janvier 2014
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707301369).

© 2014 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.

En couverture : page du manuscrit corrigé par Marguerite Duras.

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN : 9782707324436

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr